



La petite mer des oubliés – Franck Pourcel

Historique du projet :

Plusieurs commandes photographiques concernant l'étang de Berre, m'ont été passées durant plus de dix ans.

1997 : Ministère de l'Environnement au SHADYC :

Sous la direction de Jean-Louis Fabiani et de Jacques Caroux
Il s'agit d'une étude comparée menée par A. Attané sur les pratiques quotidiennes de l'environnement dans deux villes françaises à haut risque, Martigues et Cherbourg, l'une pétrochimique et l'autre nucléaire. Ce travail de recherche sociologique intégrait la photographie comme outil, données visuelles mises en place pour un questionnaire auprès des populations interrogées. Il a donné lieu à un rapport de 125 pages.

1999 : Comité d'Entreprise BP Lavera SNC :

Le C.E BP Lavera a passé une commande portant sur la réalisation d'un travail photographique intitulé : « L'Aveyra / Lavéra, Le site industriel et urbain de Lavéra » ayant pour objet :

La restitution de l'état des lieux urbain et industriel.

La place que prend l'homme dans ces espaces à travers les dynamiques sociales et industrielles.

L'appropriation et le marquage de l'espace.

Ce travail photographique devait s'inscrire dans le cadre d'une recherche, menée par Najoua DHIB-PROREOL, sur les mutations de ce quartier pour sa thèse de doctorat en Anthropologie à l'Université d'Aix-en-Provence. Cette étude avait pour objectif de constituer l'histoire sociale de Lavéra.

Réalisée à l'initiative de la Commission Culturelle du C.E., soutenue par les services de la Raffinerie, le Ministère de la Culture et de la Communication D.R.A.C P.A.C.A, le Conseil Général des Bouches-du-Rhône, elle devait donner lieu à une exposition photographique argumentée de textes. Pour des raisons de disponibilité et compte tenu des divers plans sociaux et restructuration de l'entreprise, cette exposition n'a, à ce jour, pas été présentée.

2001 : Musée d'archéologie sous-marine d'Istres :

En 2001, le musée d'archéologie sous-marine d'Istres par le biais du S.A.N. a passé une commande sur « les pêcheurs de la mer de Berre ». Ce travail a été exposé en deux parties :

La pêche sur l'étang de Berre au Musée d'archéologie sous marine d'Istres.

La pêche le long du chenal de Caronte au centre Culturel Marcel Pagnol de Fos-sur-mer.

2004 : GIPREB et SISSEB

La commande photographique du G.I.P.R.E.B et du SISSEB a fait l'objet d'une recherche globale sur les pratiques de l'étang de Berre. Il s'agissait d'affirmer l'identité de l'étang de Berre, souvent méconnue, modifier l'image de ce territoire associée toujours à l'enfer industriel ; exprimer les valeurs des populations riveraines, dire l'étang

de Berre et le montrer, partager des émotions que seuls les riverains ressentent.

La commande a donné lieu à une exposition itinérante de quarante photographies sur ces usages, dans toutes les villes du pourtour de l'étang de Berre. Elle vient de mettre restituée.

2005 : ATD Quart Monde Vitrolles

2005 : Conseil général des Bouches du Rhône

À partir de toutes ces commandes et de ce corpus d'images, je suis allé voir la chargée d'art plastique du conseil général des bouches du Rhône. À la vue de certaines de ces images, elle m'a demandé de réfléchir à un projet dans plusieurs lieux du département.

5 expositions dans 5 lieux différents autour de 5 thématiques :

1-Image / Images aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône

L'exposition était couplée avec des textes de l'historien Paul Allard, spécialisé en histoire de l'environnement, en particulier celle de la représentation et de la gestion des risques et de Pierrick Cézanne-Bert, économiste avec une formation en sociologie politique dont les travaux actuels portent sur la concertation dans le domaine du risque industriel.

2-Habitat et modes de vie au centre d'art contemporain d'Istres

Textes de l'anthropologue Najoua Dhib-Proréol et l'urbaniste Sophie Bertran de Ballanda.

3-Les gestes du travail à l'abbaye de Montmajour à Arles

Texte de l'économiste Jacques Garnier du LEST

4-Les luttes au musée Ziem à Martigues

Texte d'Aurélien Allouche, sociologue

5-Paradoxes et risques industriels au parc de la poudrerie à Saint Chamas.

Avec des textes de Tobias Girard, anthropologue et Stéphan Castel, sociologue au CESSA

Cette dernière exposition n'a pas eu lieu car lorsque nous étions en pleine préparation de cet événement, il y a eu un cas de grippe aviaire et l'exposition a été annulée. Faute de lieu, elle a été reconduite sur internet.

Franck Pourcel

Dans l'esprit des gens de passage depuis l'autoroute ou sur les routes et voies de chemin de fer qui arborent l'étang de Berre, mais aussi à l'atterrissage à Marignane, ou depuis les villes extérieures, l'homme n'existe plus sur ce territoire. Il n'est plus à sa place, il a été oublié. Les baignades ne se pratiquent plus, le chasseur prend son gibier au supermarché de la zone commerciale, les cabanons sont en ruines et ont laissé place aux puissantes cuves de pétroles, le pêcheur n'est plus dans sa barque... L'homme s'est laissé engloutir par ces kilomètres de tuyaux métalliques et la fumée qui sort des cheminées, mêlée aux douces ondulations d'une eau poussée par le vent vers la mer donnent au spectateur la nostalgie d'un passé révolu. Les machines technologiques et industrielles ont dépassé la présence humaine, par les balais incessants des avions, et tous les signes d'apocalypse renforcent ces absences. Le vide est partout. Le déséquilibre du milieu est flagrant, donnant ce fort sentiment de désorientation et cette vision de cohabitations incohérentes : salins, culture maraîchère, centres commerciaux, plages, criques, industrie... L'étang rencontre une poésie bien différente de celle d'antan peinte par Ziem, narrée par Pelletan. Pourtant, ces hommes et ces femmes vivent encore sur l'étang et les histoires voguent encore. Ainsi, il n'est pas étonnant de croiser sur les marchés ces « hommes de l'autre époque », aux épaules larges, aux mains lourdes et lacérées par les filets, ou d'apercevoir perdu dans une immensité industrielle, un nuage d'oiseaux accompagnant les derniers "bateaux ivres" dont l'ivresse est justement de se trouver sur cette "petite mer" pour « fuir » le temps et l'espace surchargés d'une époque moderne. Il n'est pas étonnant non plus d'apercevoir des dizaines de voiles de kite surf ou de planches à voile balayant la plage du Jaï entre Marignane et La Mède ou d'entendre les vrombissements des moteurs surpuissants Offshore dans le port de Saint-Chamas.

La vie y est partout, aux pieds de la ville nouvelle de Vitrolles, aux pieds de la raffinerie de Total la Mède, le long du canal du Rove. On pourrait penser que l'homme n'est plus à sa place dans cet univers et pourtant, tous les univers se côtoient dans une opposition volontaire qui semblerait oppressante pour tout individu extérieur à ce monde. Il semble surprenant de constater avec quelle fascination, « l'homme est capable de faire abstraction d'un univers d'apocalypse ». Le lieu semble garder sa poésie et son enthousiasme.

Tous les points de vue qu'on peut prendre sur l'étang ne suffisent pas à constituer un paysage. Ils sont réduits au statut de fragments. En permanence, le regardeur est conduit à un travail de cadrage et de recadrage.

Franck Pourcel

1. Un témoin des rivages fait l'état des non-lieux

Lors de son exil à Guernesey, dont il pressentait qu'il serait long, Victor Hugo avait écrit : « J'habite cet immense rêve de l'océan, je deviens peu à peu un somnambule de la mer, et, devant tous ces prodigieux spectacles et cette énorme pensée vivante où je m'abîme, je finis par ne plus être qu'une espèce de témoin de Dieu ». L'étang de Berre désigne à l'évidence un tout autre espace que celui de l'immensité océane. Le proche y compte plus que le lointain, le familier que l'inconnu : d'une zone périphérique urbaine semblable à tant d'autres, il n'y aurait pas grand chose à dire, et guère plus à regarder. La longer, la survoler, la traverser à toute vitesse, soit. Prendre la tangente, comme il sied avec les déversoirs, les remises, les réserves, les espaces interstitiels où les êtres et les choses semblent en attente de changement d'affectation, ou simplement en attente de nomination. La contempler, en faire le point de départ d'une réflexion, voire d'une théorie, y regarder les êtres et les choses en prenant le temps qu'on accorderait à des lieux plus reconnus, mieux certifiés : personne n'y pense en général, sauf lorsqu'une pulsion sensationnaliste ou une forme fade de voyeurisme conduit à faire une incursion dans un monde différent, dangereux et odorant, qui incarne à merveille l'altérité de proximité. Le travail de Franck Pourcel sur l'étang de Berre s'inscrit dans un tout autre registre : il est le résultat d'une longue méditation photographique à propos d'un espace que l'on a souvent tant de mal à qualifier qu'on s'en détourne le plus vite possible. Il a habité le rêve de l'étang, ou plutôt l'assemblage de rêves qui en constitue la trame sociale. Il est devenu une espèce de témoin, lui aussi, d'autres déchaînements et d'autres enchaînements que ce que voyait Hugo depuis son promontoire. Il nous donne aujourd'hui ses travailleurs de la petite mer, ceux qu'on oublie volontiers car leurs prodiges sont marqués du sceau de l'ordinaire. Invitée à faire une conférence à la Vieille-Charité, une anthropologue connue, spécialiste du monde ouvrier, avait dit à son arrivée à la gare Saint-Charles, après avoir longé, comme c'est l'usage, un petit morceau de l'étang : « Je n'aime pas du tout cet endroit, d'ailleurs ce genre d'industrie ne m'a jamais intéressée, ça m'a plutôt répugné ». La surprise que ses interlocuteurs ne cherchèrent pas à dissimuler tenait sans doute moins au fait que quelques-uns d'entre eux étaient à ce moment riverains de l'étang et ne s'en trouvaient pas mal qu'au présumé esthétique que commandait le choix d'une industrie bonne à penser pour l'anthropologie. Il semblait que l'étang de Berre, parce qu'il présentait les signes d'une technologie inquiétante, et que l'on n'y retrouvait pas aisément les emblèmes caractéristiques du monde populaire, ne valait pas une heure de peine. Un grand nombre d'exemples viendrait confirmer que les espaces et les pratiques populaires ne font pas l'objet d'une dilection équivalente de la part des chercheurs qui entendent en retrouver le sens et les fonctions symboliques. On dirait que le fait de prendre comme objet d'analyse l'altérité sociale, qui a offert tant de profits aux sciences

sociales depuis leur émergence, profits quelquefois douteux d'ailleurs, ne marche plus quand on s'approche de la petite mer, qui est un vrai no man's land pour les classes cultivées. Jean Giono s'indignait qu'on pût comparer la médiocre Martigues à Venise, sauf « peut-être par l'odeur, quand le vent vient de Mestre ». Lors de la préparation du travail de Franck Pourcel, il a été presque instantanément évident que la bibliographie contemporaine sur l'étang de Berre était des plus réduites, comme si l'objet n'offrait pas de prise à l'investigation sociologique, comme s'il était rétif à toute vraie saisie intellectuelle. Il faut faire une exception pour le travail de Michel Peraldi, mais aussi celui de Paul Allard et de ses collègues qui, en excellents connaisseurs de l'espace marseillais, ont su discerner l'importance historique et sociologique des rives métropolitaines de l'étang. Disons les choses plus brutalement : l'étang de Berre est comme une grande flaque odorante qui s'intègre mal à la « bonne image » de la Provence qu'ont progressivement co-produite les ethnologues, les résidents secondaires et les professionnels du tourisme. L'étang fait tache. Les rives ne sentent pas la lavande, les gens sont souvent sans apprêt. Ce n'est pas d'hier qu'on a moqué le Martegau pour ses manières pataudes. Pourtant, on pourrait montrer sans difficulté que les cigales y chantent tout l'été, peut-être encore plus fort qu'ailleurs du côté de Figuerolles, qu'il y a des tomettes fraîches pour le confort du pied alourdi par la chaleur, qu'on trouve de la poutargue et du pastis sous les canisses et que les chapelles romanes valent le détour, après avoir observé les jouteurs s'entraîner sur les canaux. Il y a aussi les treize desserts ou la Capouliero, pour ceux que séduit le folklore, fût-il de fabrication récente. On pourrait ajouter, devant un auditoire médusé, que l'étang a été aussi un haut lieu littéraire et pictural, avant de d'acquérir le statut de non-lieu social qui le marque aujourd'hui. Alexandre Dumas, Hyppolite Taine, Charles Maurras ont écrit à son propos. Felix Ziem, André Derain, Raoul Dufy et Nicolas de Stael l'ont peint. Franck Pourcel situe son travail dans un plan qui pourra surprendre l'amateur de spécificités méridionales. Nomade, il n'a jamais souhaité devenir un photographe « régionaliste ». C'est dans la confrontation avec des situations lointaines qu'il a construit son regard photographique, en situant son approche dans le prolongement de l'ethnographie la plus exigeante, sans réduire son objet à la seule fonction documentaire ou au simple témoignage. Pourcel n'en est pas moins l'un des meilleurs photographes de la Provence contemporaine, notamment parce qu'il s'écarte de tous les types esthétiques qui conditionnent notre regard et exotisent la région en y faisant le support d'une vie sociale en simili, comme aurait dit Pierre Bourdieu. Pourcel pratique sans ostentation la traversée des apparences. Au plus loin du paradis estival, la Provence y apparaît comme une terre de travail et de pauvreté, un espace où la ville est dure et la campagne ingrate. Le photographe évite avec soin toute forme de spectaculaire ou de « tropicalisation » de la Provence, bien qu'on ressente mieux qu'ailleurs dans son travail l'aridité de l'été ou le sabre laser de la lumière. Pourcel photographie un territoire où l'on peut pressentir la durée et les multiples temps de l'histoire, si difficiles à rendre par l'image fixe. Comme d'autres, et l'on ne l'en blâmera pas, il ne pourrait pas concevoir son

travail sans y inscrire le projet de restituer à l'observé sa dignité et son humanité. Il s'acquitte de cette tâche sans condescendance ni compassion, ce qui est rare. On peut supposer que c'est parce qu'il saisit intuitivement, à partir de sa propre expérience sociale, le fait que les « petits » n'ont pas besoin de la générosité de notre regard artistique ou intellectuel pour exister pleinement. C'est ce qui motive son intérêt pour les situations ordinaires, où les femmes et les hommes se débrouillent comme ils peuvent dans un univers de contraintes dont son travail montre l'immense poids technologique et social, non sans ouvrir des perspectives sur leur ingéniosité ou leur capacité d'habiter. L'altérité de l'autre, qui est ici notre voisin simplement négligé, est en bonne partie un leurre culturel : Pourcel ne cesse de nous rappeler à quel point ces autres nous ressemblent, sans doute pour le meilleur et pour le pire. L'amateur de bains de mer qui s'est trouvé une crique de rêve dans l'axe de la piste principale de l'aéroport n'est qu'à quelques mètres d'un inquiétant chasseur camouflé en milicien paramilitaire dont le regard farouche exprime toutes les tensions sociales qui s'accumulent sur les rives de l'étang. L'un et l'autre sont des hommes, nous dit le photographe, même celui qui fait peur, et qui, parce que sans doute à son tour il crève de peur, nourrit l'anxiété du regardeur. On se demande ce qu'il va faire une fois que l'objectif se sera éloigné : abattre un animal ou un fugitif, ou simplement tomber le masque et prendre l'apéritif. Pourcel interroge les stéréotypes, mais aussi simplement les types, ces constructions intellectuelles que nous utilisons comme des clés pour rendre compte d'un monde social particulier : dans un univers où il est si facile de saisir des gueules ou des trognes, voire des caricatures, le photographe centre le questionnement sur les façons que nous avons de catégoriser et de typologiser. Ce travail photographique est aussi une enquête sur les catégories. L'étang est un lieu de passage, un lieu de rencontre, fortuites ou programmées, éphémères ou durables : c'est l'endroit où l'on arrive de pays misérables ou de mondes industriels en crise pour trouver à nouveau les signes de l'avenir. L'avenir et aussi un peu plus de confort : automobiles, plages, libertés infinitésimales et plaisirs communs. C'est un endroit que l'on quitte aussi, quand les possibilités de vivre sur les rives sont mises en question. On ne remarque pas souvent que l'étang et sa petite région ont été simultanément le théâtre de deux formes d'immigration. L'une venue du Sud, attirée par l'espoir d'une vie meilleure à l'ombre du développement industriel. L'autre, venue du Nord-Est, à laquelle on avait promis le mirage d'une sidérurgie sur l'eau, d'une sorte de villégiature industrielle dont il n'existait pas d'exemple dans les archives du travail. « On est comme chez nous, mais avec le soleil » disent ses interlocuteurs au photographe. Comme chez nous : une manière de dire l'étang en trois mots. Il faut peut-être un peu faire comme si c'était chez nous, mais c'est quand même chez nous, que l'on vienne du Sud rural ou du Nord déjà désindustrialisé. Comme chez nous : une bonne manière de d'éprouver l'habitabilité de ces rives, de faire le test des lois de l'hospitalité. Ce parcours Nord-Sud introduit une première incongruité dans le paysage : il est comme une rémanence des trente glorieuses dans le décor aujourd'hui tout entier imprégné d'une menace concernant le présent et

le futur de l'emploi, de tout ce qui a permis à des groupes « populaires » d'accéder au statut de quasi-couches moyennes, à coup d'heures supplémentaires, de bricolage et de « travail à côté » selon l'expression de Florence Weber

2. La société du risque

Du bruit et de la fureur de l'étang sort parfois une plainte silencieuse : et si tout cela un jour s'arrêtait, et si le jour de l'apocalypse sociale allait venir bientôt. Il est en d'autres lieux du monde des friches industrielles bien plus vastes que ne l'est aujourd'hui la zone d'activités de l'étang. D'énormes carcasses corrodées se décomposent au très grand ralenti sur les rives de lacs gelés : la scène se passe en Amérique du Nord-Est, naguère incarnation d'une vie meilleure au cœur des grandes implantations industrielles pour des flots d'immigrants. On peut imaginer l'étang en déprise totale, comme le signalent déjà certains de ses lieux, témoins d'un passé déjà oublié ou en tout cas brouillé. Une sorte de Petrochimic Park, analogue au Jurassic Park, succèderait au foisonnement des activités : vapocraqueurs, tuyères et réacteurs seraient devenus silencieux, simple escale pour les gabians, les cormorans et quelques flamants roses, dont la présence familière aujourd'hui étonne le visiteur : le flamant n'est-il pas l'emblème de la Camargue, ou du tombolo de Giens ? Pourquoi sort-il de la carte postale, du papier peint ou du canevas décoratif pour survoler les raffineries ? Comment peut-il supporter cet air pollué ? L'emprise industrielle sur l'étang désigne en creux sa possible fin : la débauche d'énergie évoque sourdement l'entropie, l'épuisement des nappes, le krach des marchés et l'hybris des hommes. Il faut dire que l'étang, synclinal par excellence, apparaît comme une sorte de déversoir où tous les effets de l'agitation humaine peuvent se rassembler dans une gigantesque cacophonie, dans une sorte de décharge industrielle et sociale où les âmes sensibles sont priées de se pincer le nez. L'image de la décharge évoque immédiatement le problème de la gestion des déchets, et de leur prolifération à l'âge post-industriel : ici tout a été transformé, la terre, le ciel et l'eau que l'on ne reconnaît plus certains jours qu'à travers de filtres inquiétants : « L'étang de Berre, autrefois bleu azur, aujourd'hui marron glacé » dit le poète Julien Blaine, né tout près de ses rives. Marron glacé qui est tout le contraire d'une confiserie de fête, mais l'effet du rejet des eaux douces par la centrale électrique de Saint-Chamas. Accentuation de la turbidité, disent les comptes rendus savants. Eau trouble, vie trouble, poissons morts. Quelques uns continuent de faire comme si de rien n'était, comme auraient pu le faire le petit Charles Maurras, fin pêcheur de rhombs (turbots) avant de se noyer dans la politique, ou sans doute le petit Julien Blaine, avant qu'il n'entrât en poésie. Pourcel rencontre un jour, sur le chemin, un père et sa fille qui remontent de l'étang chargés de coquillages. Les deux lui disent qu'ils sont très bons, et, devant son étonnement, ajoutent qu'ils n'ont jamais été malades. L'anecdote peut effrayer, si l'on considère qu'il s'agit là d'une mauvaise communication des consignes de santé publique. La fillette qui prise tant les délices de la petite mer risque de perdre son sourire « né de la

vague » et d'être prise de douleurs atroces. Le rêve marin risque de tourner au cauchemar. On peut lire l'histoire avec d'autres lunettes : ce père et sa fille nous disent aussi que nous sommes ici comme chez nous, comme c'était le dimanche sur le rivage, avant. Comme chez nous : c'est ce que dit aussi ce rituel de salut entre hommes âgés dans les cafés de Martigues ou de Port de Bouc : « Bonjour jeune, tu ne vieillis pas ! –Fan, le pétrole, ça conserve ». L'étang est ici lieu de cure et promesse de jouvence, une station thermale et climatique. Faire comme chez nous implique qu'on trouve au lieu de naissance ou d'élection quelques vertus, qui échappent au touriste pressé aussi bien qu'à l'hygiéniste rigoureux. Les contrevenants aux bienséances sanitaires nous signifient qu'on peut très bien vivre ici. « Vivre ici, mais vous n'y pensez pas ! » disent plutôt les cadres dirigeants et les professions libérales qui préfèrent habiter le pays d'Aix ou les Alpilles toutes proches, à moins que ce ne soit Sausset-les-Pins, qui tourne le dos à Martigues, mais pas à ses pollutions : chassez l'industriel, il revient au galop du mistral, ou de la tramontane. Le décor balnéaire est en trompe-l'œil. L'étang, par ses effluences, peut s'aventurer loin de son site. Nous sommes, nous dit-on, dans une zone à haut risque. A la vue, à l'odeur, on s'en serait vite aperçu. Précisons : record européen des établissements classés (pas moins de vingt-neuf), omniprésence de la directive Seveso, au nom funeste. Tout ici respire le danger, et l'impératif de contenir le danger. Pourtant, il ne faudrait pas se tromper en parlant comme un registre administratif : rien dans la vie quotidienne ne vient rappeler explicitement l'exigence sécuritaire. Les pavillons les plus modestes et les villas cossues (on en compte tout de même quelques unes) affichent en commun le signe « chien méchant » pour faire état d'un risque social statistiquement mesurable, comme le sont les vols de voitures, « qui ont lieu même sur les parkings des commissariats de police », commentent les riverains acerbes et résignés. On parle beaucoup plus des risques sociaux que des risques industriels, pourtant perceptibles, jusqu'à l'aveuglement, dans l'extrême luminosité du paysage. En novembre 1992, la raffinerie de La Mède, l'une des implantations industrielles les plus anciennes de l'étang, explosait, tuant plusieurs opérateurs et causant une onde de choc destructrice. Les réactions de la population furent étonnantes : si certains, pris de panique, partirent en voiture vers le Nord, la majorité des riverains se comporta comme un jour ordinaire. Arrivant dans une des crèches de la ville, un père de famille, ingénieur de métier, demanda aux puéricultrices présentes de ne pas sortir les enfants au cours de leur journée, car il était probable qu'une pluie d'amiante allait s'abattre sur l'étang. Les jeunes femmes étaient incrédules : « les services de la mairie ne nous en ont jamais parlé », lui répondirent-elles. On espère simplement qu'elles suivirent ce jour-là le conseil d'un père informé. L'histoire n'est qu'un exemple parmi d'autres du silence qui prévaut à propos des risques industriels. Il a pour cause la convergence de plusieurs intérêts catégoriels : celui des élus et des administrateurs, qui ne souhaitent pas effrayer les populations, car la gestion des paniques collectives peut être bien plus coûteuse que la seule exposition aux risques, fussent-ils réels et mortels. L'on prescrit donc aux citoyens des remèdes dérisoires,

comme le fait de se munir de sparadrap pour garantir l'étanchéité des portes et des fenêtres en cas d'explosion ou de pollution massive, alors que la réaction spontanée des habitants consiste plutôt à sortir des maisons pour fuir ou simplement aller voir. Intérêt des responsables d'entreprise aussi, qui ne souhaitent pas vraiment voir la sécurité des installations devenir l'objet d'un débat public et qui marquent leurs préférences pour le non dit ou le déni. Intérêt des travailleurs enfin, dont on comprend qu'ils n'aient guère envie de faire peser sur leurs emplois d'autres menaces que celles que la rationalisation du raffinage et la mondialisation impriment sur le site. En dépit de l'existence d'accidents spectaculaires, les statistiques tendent plutôt à montrer que le nombre d'accidents diminue, sous l'effet de l'accroissement des mesures de sécurité interne. Dans leur monde privé, les opérateurs tiennent un langage différent, redoutant la diminution des effectifs qui accroît le stress et la solitude et qui donne lieu à la multiplication des sous-traitants sur les sites, intervenants parfois occasionnels qui n'ont pas intériorisé une véritable culture du risque. Ils ne semblent pas prêts pour autant à rendre leur discours public, car ils sentent à quel point leur appartenance à une sorte d'élite technique et le confort qu'ils ont pu obtenir de ce fait ne tient qu'à un fil, celui des délocalisations et des licenciements. Ainsi, l'étang, « premier pôle pétrochimique européen » est-il parcouru par des vagues émotionnelles contradictoires : la crainte de la grande explosion, des réactions en chaîne et, récemment d'une attaque terroriste massive est sourdement présente. Elle circule beaucoup par la parole des femmes, qui ne pénètrent pas au cœur des installations mais qui sont les dépositaires de l'anxiété des hommes. Cette crainte coexiste avec l'angoisse qui tient à ce que l'activité industrielle cesse un jour pour de bon, et qu'il faille renoncer d'un coup au pavillon coquet, au jardin fleuri et à la deuxième voiture. Les deux anxiétés se renforcent mutuellement, bien qu'elles soient aussi contrebattues par la fierté professionnelle, très puissante au sein du groupe des travailleurs de la grande industrie, et par l'amour du lieu où natifs et immigrés se sont fait une vie qui en vaut beaucoup d'autres. On a pertinemment décrit dans d'autres situations de risque industriel la force d'une angoisse qu'il n'est pas licite d'exprimer si l'on veut préserver ses chances de vie sociale. L'énergie nucléaire a suscité plusieurs analyses où le poids de cette plainte indicible s'exerce sur tous les rapports sociaux : c'est ce qui ressort particulièrement du travail ethnographique de Françoise Zonabend sur le Cotentin (La presque île au nucléaire). La pétrochimie, qui recèle pourtant de redoutables potentialités catastrophiques, n'a pas fait l'objet d'un égal intérêt ethnographique, sans doute parce que le danger y apparaît plus localisé, circonscrit à l'espace industriel ou à ses périphéries urbaines, réservé en quelque sorte, à ceux, ouvriers ou riverains, qui ont partie liée avec lui. Des risques oubliés, si l'on veut parler comme Franck Pourcel, parce que les âmes craintives imaginent sans peine que quelques explosions de plus ou de moins ne sont pas des événements à l'échelle du grand déversoir qu'est l'étang, dont on suppose qu'il peut, comme ses rudes habitants, tout absorber. Il ne s'agit pas ici d'organiser le commentaire autour de cette angoisse diffuse. Bien des images de ce recueil disent au

contraire la volonté de tenir le danger à distance et d'en organiser la maîtrise technologique. L'insouciance est aussi une propriété psychique des riverains. L'anxiété rôde pourtant, en partie produite par le contraste, si saisissant à la belle saison, entre les charmes littoraux de la petite mer et l'ensemble confus des signaux de fumée et des alertes olfactives. L'étang de Berre présente un univers industriel complètement extraverti, qui multiplie les exhibitions et privilégie le spectaculaire. Un spectacle total, et comme les films à grand spectacle, le théâtre d'une intense dilapidation de ressources et d'énergie. L'exubérance industrielle apparaît à travers la dimension à la fois ludique et inquiétante de son emprise sur les points clés de l'étang, particulièrement autour du chenal de Caronte, qui le relie à la Méditerranée : les raffineries et les autres industries chimiques ressemblent à des jeux de construction démesurément grossis, et introduisent à un principe de variations d'échelle qui est la caractéristique la plus évidente de la petite mer. On y voit de gros bateaux dans un chenal étroit, comme des citations du grand large, qui réduisent les maisons basses à des petits jeux de construction. La densité des installations industrielles coexiste avec un foisonnement d'espaces vacants. L'étang est à la fois petit, quand on le compare à la mer, et grand lorsqu'on peut en constater le vide central, ou lorsque la rive opposée paraît lointaine à l'horizon. Jeux d'échelle et jeux de lumière redéfinissent l'espace en permanence, pour ne rien dire du vent qui redistribue les cartes en redécoupant les espaces et en changeant la direction des panaches de fumée. Ces panaches font l'objet d'une sorte d'herméneutique populaire : « aujourd'hui ça crache à fond », peut-on entendre quand les seuils de pollution abaissés permettent une utilisation plus intensive des installations. Fumata bianca, fumata nera : le passant tente de comprendre à quoi rime l'étrange et permanent conclave qui semble occuper les raffineries sans qu'on n'en voit jamais sortir un seul cardinal. Depuis quelques années, l'étang de Berre est hérissé de capteurs qui viennent rappeler à chaque instant l'état des choses en matière de pollution : le temps social est scandé par les alertes et la comparaison des niveaux. Un système de représentation abstrait se met ainsi en place, renforcé par l'émergence de discours experts sur la situation. L'espace d'un choix démocratique en matière d'usages du territoire est en cours de constitution, même s'il est loin d'avoir encore produit tous ses effets. Le silence est encore la règle, comme on l'a déjà dit, et les grandes firmes n'ont pas encore l'habitude d'avoir affaire à des contradicteurs. Des disputes se nouent cependant, faisant apparaître, légers comme des véliplanchistes un jour de mistral, une nouvelle catégorie de citoyens attachés à la survie de l'étang et à sa reconquête. « L'étang nouveau », slogan mobilisateur et nom d'une association, est bien le signe que les temps changent, comme chantait Bob Dylan. De ces changements lents mais profonds l'enquête photographique ne peut pas saisir l'expression directe, mais l'attachement à l'environnement local qui transparaît dans de nombreuses images est le signe le plus tangible d'une volonté de vivre auprès d'un étang véritable, et non d'un déversoir. L'étang est aujourd'hui partiellement un étang réflexif : ses riverains sont désormais capables de le décrire en termes savants et d'observer ses variations. Ils ne s'en laissent

plus aisément conter par les autorités de toutes sortes. Une question centrale reste bien l'étanchéité des dispositifs et des installations. Les implantations industrielles sont constituées de longues tuyauteries, de cuves et de citernes. Le danger vient le plus souvent du mélange incontrôlé des gaz et des fluides : les nuages toxiques et les effluences pétrolières demeurent une possibilité constante. Le risque est ici celui du mélange détonant, toujours possible lorsque la vigilance s'affaiblit. Tout est, par définition, explosable. La contamination est une grande menace, mais l'étang ne pourrait pas être conçu autrement que comme un espace de circulation des fluides et des gaz, comme en témoigne la présence récurrente des poteaux indicateurs du pipe line, qui reviennent comme un motif dans les photographies de Franck Pourcel. L'industrie a besoin que tous les éléments circulent et soient transformés. L'étanchéité des canalisations n'est de ce fait jamais pleinement garantie. La vie sociale est largement orientée par cet état de fait : les habitations sont le plus souvent au contact de l'industrie (même si les dispositifs de sécurité les plus récents imposent des contraintes nouvelles), mais l'on ménage des coupures symboliques, on reconstitue de l'étanchéité habitable, on fait comme si l'étang était constitué de plusieurs mondes sans lien entre eux, protégés par toutes les tactiques qui empêchent de voir ou qui permettent de détourner le regard. On est en face d'un ensemble de dispositifs de sécurité psychique, qui viennent doubler et garantir les systèmes techniques. C'est ce qui explique l'intensité du souci d'habiter vraiment les lieux, qui semble être une caractéristique commune de toutes les populations riveraines. L'injonction à la protection symbolique semble résider dans l'attachement à de micro-espaces jardinés ou appropriés et plus généralement à la vie de quartier ou de village, sans doute plus forte autour de l'étang que dans l'ensemble de la Provence contemporaine.

3. Des techniques de vigilance ouvrière

L'orientation anthropologique de Franck Pourcel le conduit à porter son attention sur les gestes et les rituels du travail. Il existe autour de l'étang une compétence ouvrière qui a aujourd'hui plus de quarante ans, et qui a donné lieu à de puissantes traditions, syndicales et familiales : un rapport au monde s'est construit, auquel la discrétion des travailleurs n'enlève rien de sa force et de sa durabilité. Les changements techniques et surtout gestionnaires pèsent sur cette tradition, mais ne la modifient pas en profondeur. Les photographies font état de l'impératif de technicité et de vigilance, qui conditionne la pérennité de l'activité. Les opérateurs sont des gens dont on peut mesurer la gravité, et le très haut niveau d'attention. Ils ont pour tâche essentielle de contrôler des systèmes techniques qui intègrent des dispositifs d'auto-contrôle, et d'assurer la maintenance et le nettoyage des outils et des instruments. Alors que des représentations de l'être collectif du personnel apparaissent fortement dans des circonstances sociales (pots d'adieu pour un collègue qui part en retraite, temps de pause, anniversaires, moments festifs), le travail des opérateurs renvoie plutôt à la dimension solitaire de l'engagement professionnel et à l'exigence qu'il fait peser sur la personne.

Très souvent, une sorte de démesure s'instaure entre les individus et les réalités techniques, dont la forme et la pesanteur introduisent un déséquilibre avec les humains, même s'ils ont revêtu d'étranges combinaisons ou des scaphandres qui permettent d'évoquer le danger tout en rendant presque abstraits les gestes des opérateurs. L'univers de haute compétence que suggèrent les installations est constamment démenti par la persistance de manettes ou de volants qui semblent appartenir à quelque préhistoire industrielle. C'est que derrière la numérisation et les formes les plus sophistiquées d'auto-contrôle, il y a la possibilité toujours évoquée d'un retour aux commandes manuelles ou à l'action physique puissante : contre des circonstances adverses. Le high tech laisse une place au low tech, à l'impératif d'utilisation de la force humaine dans un univers où elle semble dérisoire compte tenu des forces en présence. L'impératif sécuritaire est omniprésent, à travers les casques et les lunettes de protection, et plus généralement toutes les prothèses qui masquent les hommes et les intègrent aux objets techniques. Sur une photographie, prise de l'intérieur d'un véhicule, surgit un fort contraste entre la taille des cuves alignées sur le côté droit de la route de service et deux petits casques posés à l'envers sur le tableau de bord : dérisoires jouets d'enfant en un face à face déséquilibré avec les successions de cuves. On retrouve sur plusieurs photographies la même rupture d'équilibre entre l'espace de l'action humaine et la taille des équipements technique. Quelquefois même, les travailleurs ressemblent à des enfants, à de petits extraterrestres ou à des insectes, oeuvrant dans les entrailles d'un monstre. Le mouvement des hommes sur les parois engendre d'abstraites chorégraphies. Franck Pourcel y trouve matière à renforcer l'idée selon laquelle le territoire qu'il observe est construit sur des paradoxes. La pétrochimie incarne à merveille l'épopée industrielle : elle montre, fait entendre et sentir tous ces processus qui transforment la matière brute au gré de l'inventivité humaine. De telles chaînes d'action et de réaction nous confortent dans l'idée selon laquelle nous sommes destinés à devenir « maîtres et possesseurs de la nature », comme disait Descartes. De gigantesques flux d'énergie sont produits ici : la matière est devenue plastique, la nature se plie à nos désirs. Ce pli a un prix : la nécessité de dompter en permanence des courants énergétiques toujours susceptibles de s'affranchir des chemins canalisés qu'ils sont censés emprunter. En face de ces dispositifs, quelques hommes, souvent isolés sur de longues coursives, au regard quelquefois fragile et tendre, opposent leur ingéniosité et, on le pressent, leur simple débrouillardise, à la puissance incoercible d'un système où le feu et l'explosion constituent l'ordinaire. Ce monde excessif est aussi un monde de routines : des formes de coordination naissent au pied des tours de cracking ou dans les salles de contrôle, des langages aussi, rendus nécessaires par l'isolement protecteur des combinaisons de travail et le bruit environnant. Le regardeur extérieur peut se contenter de rassembler ses souvenirs les plus tératologiques de la grande épopée industrielle : les monstres de fer et d'acier, l'horrible cliquetis de la matière domestiquée, les entrailles de la terre, l'apocalypse promise. L'armageddon possible est comme le revers du fantasme de la maîtrise des éléments. Franck Pourcel

nous fait passer de l'autre côté du miroir. Il nous conduit à l'intérieur des machines, au cœur du processus, et l'on devine sans peine le mélange de vigilance et de fierté qui caractérise ces hommes, mi-ouvriers, mi marins, puisqu'ils ne cessent d'arpenter des ponts et des passerelles, de prendre des embruns et de croiser de grands oiseaux de mer. Les usines sont de grands paquebots immobiles qu'on pourrait croire ancrés en pleine mer. Le roman de l'énergie a son site sur un rivage, il est à quai. Pourtant, en l'absence de toute balise locale, on pourrait se croire sur le Golfe du Mexique, du côté de Galveston, ou à Santa-Marta, sur la côte caraïbe de la Colombie : sur tous les bords de mer du monde s'est développée une pétrochimie sur l'eau, transformant définitivement le goût et l'air de la mer, ne conservant peut-être, pour reprendre une formule de Bernard Plossu utilisée dans un tout autre cadre, que le « souvenir de la mer ». Ces bateaux géants échoués sur le rivage ont souvent quelque chose de déglingué. Une des caractéristiques de ce type d'industrie est d'apparaître en permanence, pour l'observateur extérieur, comme une sorte d'échafaudage branlant, parcouru de bruits, de couleurs et de fumées inquiétantes, un monde d'entrailles ouvertes et d'exhalaisons fétides : une sorte de mort-vivant industriel. Il y a quelque chose des ruines dans ces usines, ou peut-être de la friche à venir : le ciel ouvert, la corrosion et les accrocs dans la tuyauterie renforcent l'impression. Une photographie, qui rend compte de l'affrontement entre l'homme et la machine, concentre au plus haut degré tous ces éléments. Un opérateur manipule avec des pinces une canalisation crevée qui, étrangement, ressemble à un être humain décapité qui ferait les pieds au mur. Le profane ignore le but de l'opération, ne peut rien dire de son caractère exceptionnel ou ordinaire. La tuyauterie semble en très mauvais état, mais qu'en sait-on au fond ? Que dire de cette chirurgie apparemment sommaire ? On pense à un chirurgien militaire procédant à des amputations d'urgence sur le théâtre des opérations ; mais peut-être s'agit-il seulement d'une banale opération de maintenance ? L'impression de déglingué est confirmée, comme si le processus technique contenait en lui-même le programme de sa propre destruction. La technique, comme Cronos, peut dévorer ses enfants, qui sont aussi, en l'espèce, ses parents. Le compte rendu de Franck Pourcel ne doit pas conduire pour autant à étayer un imaginaire anti-industrialiste qui a été fort présent dans l'idéologie du monde occidental. Ce qui domine au contraire, c'est la précision des gestes et le sang-froid des opérateurs. Le photographe saisit avec netteté le type d'humanité qui naît de la confrontation serrée avec des appareils techniques. Deux formes d'activité productive plus « traditionnelles », si l'on peut dire, occupent les pourtours de l'étang de Berre. L'agriculture hors-sol pratiquée en serres du côté de Berre-l'Etang s'inscrit aussi dans le dispositif technologique caractéristique de l'espace local. On y retrouve des procédures d'artificialisation, appliquées cette fois à la gestion de phénomènes naturels (la croissance des tomates). La multiplication des systèmes de contrôle et la maîtrise des séquences d'action tendent à transformer l'agriculture en industrie, et ajoutent de nouveaux signes à la représentation de l'étang comme artefact géant. En fait, l'interaction avec la nature demeure, même dans les proces-

sus productifs, ainsi que le contact avec la terre : l'étang incarne pourtant quelque chose comme un rêve prométhéen ou démiurgique, celui d'une maîtrise achevée de la nature qui peut aller jusqu'à la production d'un environnement de synthèse. Franck Pourcel privilégie une autre activité, au plus loin de toute implication technologique : la pêche apparaît comme un témoin d'un autre âge de l'étang. On pourrait presque parler de fossile social : certains élus ou responsables administratifs pensent même que cette activité n'a plus de signification et qu'elle n'est même plus digne d'être folklorisée. Pourtant elle continue de figurer sur l'emblème implicite de l'étang, avec, sans doute depuis quelques années, une sorte de nostalgie revivaliste : les cérémonies de la Saint-Pierre à Martigues en donnent une assez bonne idée. La pêche désigne la continuité : elle renvoie à la fois à l'histoire propre de l'étang de Berre, autrefois bordé de villages de pêcheurs et, très probablement, à l'image qu'en donne le nouveau Testament, eaux fécondes et abondance assurée. Comme on le constate sans peine sur les photographies, la pêche doit trouver sa place au milieu d'activités industrielles qui la ceinturent et en transforment la signification. L'activité suppose, comme la pétrochimie, la maîtrise de gestes techniques : Franck Pourcel s'intéresse particulièrement aux divers appareillages qui permettent la capture du poisson, et qui sont plus complexes qu'un visiteur urbain ne pourrait le croire. La nuit, l'aube et le crépuscule sont les moments privilégiés de l'activité : l'incertitude ajoute une sorte d'abstraction aux gestes de lancer ou de draguage. Une chorégraphie se dégage progressivement de tous ces gestes mesurés, économes d'énergie, qui disent l'intemporalité de l'étang comme une promesse de résilience. Pourcel éprouve ici son goût du paradoxe : les gestes des marins et des pêcheurs figurent des techniques de longue durée dans un arrière-plan industriel aux dispositifs beaucoup plus mobiles. Les filets et les filins dessinent des calligraphies, imposent de nouvelles lignes, plus ténues que les autres, mais tout aussi fermes. Chorégraphie, calligraphie : la pêche est un art du geste autant que de la prise. De l'étang, elle dit toutes les tensions, mais elle en exprime aussi la souplesse. Sait-on que la pêche est pratiquée à la fois dans l'air et dans l'eau ? Le compte rendu photographique matérialise et objective les zones de contact entre les éléments : si la pêche contribue autant à qualifier l'étang de Berre en dépit de sa fonction résiduelle, c'est parce qu'elle en exprime le jeu constant de la terre, de l'air et de l'eau, pendant que l'industrie y ajoute son feu. Les pêcheurs dansent entre les arabesques que dessinent leurs engins : ils disent l'unité de l'étang, dans un univers caractérisé le plus souvent par le compartimentage, le morcellement et l'entre soi.

4. Glisse et viscosité

À s'en tenir là, on donnerait l'impression que l'enquête de Pourcel appartient entièrement au registre de l'histoire et de la sociologie du travail. Il n'en est rien. L'étang est aussi une gigantesque base nautique, fort peu balisée mais intensément appropriée. Comme dans tous les lieux faiblement qualifiés, c'est moins le site que l'utilisateur qui fournit la définition de l'espace. Il semble bien que l'étang soit

adaptable à volonté au souci de divertissement de populations hétérogènes. A la différence des lieux touristiques, le droit de péage et les barrières à l'entrée n'existent pas. L'appropriation de l'étang est à la fois libertaire et privative. Il s'agit très souvent de reconstituer un domaine privé arraché à l'espace public ou à des zones en cours de déprise. Villégiatures dérisoires et micro-cités balnéaires aux allures de bidonville apparaissent au détour du chemin, et le visiteur n'est pas nécessairement le bienvenu. Le père de famille qui vient chercher sa fille à la base nautique lorsque la nuit tombe peut fort bien se retrouver pris dans les phares aguicheurs d'un cercle d'échangistes. L'amateur de plages peu fréquentées peut aussi poser sa serviette au milieu d'un groupe de naturistes homosexuels, ignorant que la réputation d'un tel spot s'étend jusqu'à Berlin. L'étang nocturne offre de discrètes surprises aux visiteurs intrépides, mais aussi quelques risques : l'appropriation sauvage donne souvent lieu à un sentiment exacerbé de la propriété, fût-elle usurpée. L'étang est aussi un gigantesque lieu de deal. Les replis de ses rives offrent des abris sûrs. La dimension scélérate de l'étang ne saurait être dissimulée. Elle contribue au génie du lieu aussi bien que les hydrocarbures ou la poutargue. Les chauffeurs de taxi, dont on se demande toujours jusqu'à quel point ils cultivent l'art ancestral de la galéjade, se plaisent à indiquer au client des lieux sulfureux, comme cette villa clinquante ceinte de hauts murs parce que la maîtresse de maison, femme d'un patron marseillais, « ne garde jamais longtemps son string en présence des visiteurs ». L'étang est aussi un vaste club de rencontres, pour lequel il n'est pas besoin d'acquitter de droit d'entrée. Il est aussi des plaisirs plus innocents, en tout cas plus liquides, comme ceux que suscitent les possibilités de glisse sur l'étang. La viscosité des eaux est palpable dans le travail photographique : qu'ajoute-t-elle, ou que retranche-t-elle aux plaisirs de la glisse ? La question reste en suspens dans l'air chaud. Voiles, planches, kite-surfs sont peut-être accélérés par les traces d'hydrocarbures ou la turbidité de l'eau. La très grande plasticité des usages est une des possibilités qu'offre l'étang. Considérez par exemple cette route côtière bordée de palmiers, où circule à vive allure un cabriolet d'occasion Alfa Roméo. Ne pourrait-on pas dire qu'il s'agit d'une adaptation à petit budget d'un film de Hollywood ? Nous serions donc en Californie, un peu avant le milieu du vingtième siècle, Gary Cooper et Vivian Leigh longeraient la côte du Pacifique pour aller passer le week end au palace El Coronado dans la Mission Bay de San Diego. L'étang est plein d'images de ce genre, et fonctionne comme un vaste support de récits imaginaires où les hommes et les femmes s'offrent des destins ludiques, retour à la nature ou incursions dans le grand monde. L'étang fonctionne comme un hard discount de la rêverie. Chacun peut y apporter ses fantasmes ou ses rêves de reconnaissance sociale. On y vient en famille retrouver quelque chose de la plage privée : les cheminées de la centrale thermique sont à portée de main, mais l'on s'y sent chez soi, à l'image du couple, marqué par une très forte division sexuelle, où l'homme pêche pendant que la femme lit, à mille lieux de son compagnon prédateur, et pourtant si proche. Les familles immigrées viennent y pique-niquer dans la discrétion, restant souvent dans le voisinage des voitures qui fonctionnent autour

de l'étang comme un prolongement de la maison, une extension de l'espace privé sur le domaine public. Pourcel dit très bien l'omniprésence de la voiture et sa signification symbolique. Il s'agit d'investir un lieu, de le marquer par la voiture et les traces qu'elle laisse, et de transformer l'automobile en résidence secondaire, en cabane de pêcheur ou en cellule monacale. Quelquefois, la voiture est-elle même prolongée par de grands attelages, qui sont comme des marques de puissance imprimées sur l'espace disponible. L'étang est le théâtre d'un foisonnement de tactiques appropriatives et de marquages éphémères. La superposition de ces prises est aussi un bon indicateur des transformations sociales qui affectent les rives : les traditionnelles joutes martégales sont aujourd'hui réanimées par des enfants d'immigrés du Sud de la Méditerranée. Leur visage nous dit qu'ils sont désormais des nôtres et que c'est aussi par eux que l'étang est à la fois vivant et nouveau, n'en déplaise aux nostalgiques d'un ordre colonial ancien qui peuplent le Sud-Est de l'étang. Bien qu'on le considère souvent comme une sorte d'isolat caractérisé par la multiplication des mondes privés, l'étang de Berre est aussi un laboratoire du changement social, où les barrières de l'expérimentation privative ne permettent pas de lever entièrement les contraintes du vivre ensemble. Sous ce rapport, au-delà de ses idiosyncrasies, la petite mer est aussi un microcosme de la France d'aujourd'hui.

5. Des natures résilientes ?

Où en est la petite mer, demanderez-vous pour finir ? N'a-t-elle pas disparu dans les flots de pétrole et de boue ? N'est-elle plus qu'un vague souvenir littéraire et pictural ? On a constaté l'extrême habitabilité des rivages pour les êtres humains, même si les formes de sociabilité qui s'y développent ne correspondent pas nécessairement aux normes du bon goût ou aux convenances bourgeoises. Le travail de Franck Pourcel nous permet aussi de voir que les oiseaux y abondent, ainsi que les poissons. Les oiseaux s'y montrent particulièrement opportunistes, attachés aux offres multiples que leur propose la société industrielle. Les gabians sont particulièrement familiers, au point de susciter des scènes quasi-hitchcockiennes dont le photographe fait son miel. Ces oiseaux de compagnie ont un statut ambivalent dans le compte rendu : ils disent la résilience de la nature et son accommodement biologique avec le grand chambardement industriel. Ils pointent aussi, comme ces gros poissons morts qui s'amassent dans les canaux aux jours les plus chauds de l'été, les dangers d'une eutrophisation de l'étang qui offrirait aux espèces animales et végétales une sorte de sursis trompeur. L'association entre les grands oiseaux et les cuves ou les tours est au sens propre surréaliste : elle exprime le télescopage de formes hétérogènes aussi bien que les limites de l'artificialisation. L'étang de Berre ne peut pas devenir un lac de synthèse. Sa vie continue, fût-ce sous une forme atrophiee ou au contraire eutrophisée. Comme le souligne Michel Peraldi, nous sommes confrontés aujourd'hui à un espace typiquement métropolitain, où les terrains vagues jouxtent les espaces exploités intensivement, où le monde ordonné par les systèmes sécuritaires est à deux pas des franges les moins régulées du

territoire social. L'unité de l'espace est à la fois fictive, puisque l'hétérogénéité spatiale et sociale semble atteindre un maximum, et effective, car l'intense privatisation des espaces finit par produire, dans l'ambiguïté, l'esquisse d'un sens commun. Par des voies détournées, et souvent sinueuses, l'étang de Berre est devenue depuis une vingtaine d'années un problème public. L'entrée dans le cercle de l'intérêt général est le résultat d'un double processus : une préoccupation écologique, qui, en dépit de ses naïvetés, est toujours porteuse d'un formidable espoir ; l'émergence d'une urgence sociale, dont on doit espérer qu'elle suscite une réponse juste et démocratique. Le travail de Franck Pourcel, *somnambule de la petite mer*, nous dit sans emphase qu'il est possible d'imaginer un futur sur ces rivages, grand espace de luttes et de plaisirs, enjeu d'investissements contradictoires et complémentaires.